Document generated on 08/06/2025 2:12 a.m.

Québec français

Trainspotting ou l'ambiguïté des signes

Christiane Lahaie

Number 104, Winter 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57695ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lahaie, C. (1997). Review of [*Trainspotting* ou l'ambiguïté des signes]. *Québec français*, (104), 100–101.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Trainspotting
ou l'ambiguïté des signes

Au printemps de 1996, à Québec, le corps policier de la ville avait rendez-vous avec les jeunes marginaux, principalement ceux qui cherchent un sens à leur vie en arpentant de long en large les dalles de la Place d'Youville. Ensemble, ces représentants de la droite et de la gauche allaient se réunir devant le grand écran, comme on le faisait autrefois autour du feu, c'est-à-dire dans le but avoué de combler le fossé des générations. Le film prétexte :* Trainspotting *(ou* Ferrovipathes*) de Danny Boyle, un long métrage inspiré du roman d'Irvine Welsh, dans la lignée des* Pulp Fiction *(Quentin Tarantino),* La haine *(Mathieu Kassovitz) et autres films probablement destinés à un jeune public en mal de sensations fortes.

par Christiane Lahaie

Or, je serais bien surprise que le fossé n'ait pas été plutôt creusé davantage entre policiers et jeunes marginaux, tant ce film déroute. On a beaucoup parlé de sa trame sonore envoûtante (Iggy Pop, Brian Eno, New Order, etc.), de ses effets visuels étonnants (travellings audacieux, caméra hautement subjective, effets plus ou moins spéciaux, mais choc), et enfin, de ses personnages attachants (on se demande pourquoi). Bref, on a encensé *Trainspotting*, et je crains de consolider à jamais ma réputation de réactionnaire en posant la question à qui veut l'entendre : à quoi rime ce salmigondis d'une amoralité qui, pour être souvent joyeuse, n'en est pas moins inquiétante ? La civilisation occidentale est-elle devenue cynique au point de rire en voyant des jeunes s'injecter toutes sortes de substances bizarres dans les veines parce qu'ils ne trouvent pas mieux à faire ? Comment peut-on décrire les personnages de *Trainspotting* comme des héros attachants alors qu'ils ont totalement abdiqué face à l'avenir ? Alors qu'ils confondent allégrement amour et baise, qu'ils sont d'une irresponsabilité crasse et que, malgré le « choix » qu'ils effectuent (l'héroïne), ils ne sont pas plus libres ni plus heureux pour autant ? Dois-je encore préciser qu'en sortant de ce visionnement je me suis sentie plus vieille de quinze ans au moins ? Car, si *Trainspotting* a une vertu, c'est bien de montrer à quel point les valeurs de nos sociétés ont changé.

Mais procédons par ordre, et posons une hypothèse : *Trainspotting* est un film « coup de poing » qui dénonce la déshumanisation et les valeurs pourries d'une société sclérosée, nommément la voiture, la maison, etc. Pour ce faire, il met en scène cinq personnages masculins (mettons de côté celui, insuffisamment développé, de Diane) que l'on pourrait décrire comme suit. Tout d'abord, il y a Mark, le jeune drogué, « full fru », mais qui, au fond, rêve de s'en sortir ; Begbie, le psychopathe alcoolique et violent que la provocation fait jouir ; Spud, le timide-paumé-personne-ne-m'aime-pas-même-moi ; Sick Boy, pas nécessairement le plus malade, en tout cas, il n'est pas plus malade que les autres ; puis Tommy, le dépendant affectif qu'une rupture avec sa petite amie plonge dans l'enfer de la drogue.

À présent, voici l'intrigue : quatre compères (Begbie mis à part) ont pour amante l'héroïne, qu'ils considèrent d'ailleurs comme meilleure que le sexe. Ils sont révoltés et refusent d'entrer dans le moule que la société leur impose. Comme on l'a entendu dire dans un autre film, « jusqu'ici, tout va bien ». Or, il ne se passe pas grand-chose dans la vie de ces jeunes, à part le chômage, la « dope », le sexe en quatrième vitesse et le chèque de sécurité sociale. Toutefois, un jour, les choses tournent vraiment mal, car le bébé que Sick Boy a eu avec une droguée meurt on ne sait trop de quoi : faim, sévices corporels, surdose ? La descente aux enfers étant bien amorcée, elle s'accélère à partir de là. Mark est hospitalisé pour surdose d'héroïne, va en sevrage, est convoqué devant les tribunaux avant d'être relâché, alors que Spud, lui, est emprisonné. Mark quitte donc Édimbourg pour Londres, pendant que Begbie et Sick Boy s'enfoncent dans le crime, et que Tommy meurt du sida, car il faut bien que quelqu'un meure du sida dans cette histoire.

Lorsque Begbie, Sick Boy et Spud rappliquent chez Mark, qu'ils organisent une arnaque qui leur rapporte gros, on suppose qu'ils profiteront de cet argent pourri, symbole d'un système pourri, pour émerger de la fange dans laquelle ils se sont enlisés. Mais non ! Ce serait là faire un film logique, voire américain ! Tout mais pas cela ! Donc, Mark se tire avec l'argent, Begbie est arrêté (il est le seul qui soit alcoolique et non drogué ; il est assurément plus dangereux), Sick Boy et Spud s'enfuient, ce dernier recevant une « rente » de la part de Mark. Le film se conclut sur une image triomphante de Mark qui scande « je pourrai devenir comme vous, m'acheter une voiture, une maison, etc. ».

Bon. Merci pour l'ironie et la critique sociale. D'accord, la société n'est pas tendre envers Mark. D'accord, le conformisme a quelque chose d'abject et de repoussant. Mais quel est le vrai problème ici : la double aliénation de Mark qui ne se rend pas compte qu'en consommant de l'héroïne il se conforme au modèle marginal subtilement proposé par la société, ou ma double aliénation de public qui, parce que conformiste, ne peut comprendre ni même imaginer cet univers de bien-être total auquel me convie une injection de substances hallucinogènes dans les veines ? Il n'est sans doute pas important de savoir qui a tort et qui a raison. La question que je pose, peut-être plus directement cette fois, est celle-ci : quelle est la morale de ce film ?... et de retourner à la case départ. C'est vrai que la société est dure, injuste et sans pitié, mais comment m'identifier à Mark ? Que propose-t-il en échange ? La solitude, la maladie et la mort ? Est-ce déjà la fin du monde ? Du siècle, je veux bien, mais du monde ?

On peut supposer que Danny Boyle ait voulu précisément que le public ne s'identifie pas à ses personnages. D'ailleurs, l'utilisation de nombreux procédés de distanciation le suggère : narration en voix *off* ou *over* du début à la fin du film, décrochages visuels lorsqu'on passe en « caméra subjective » et que l'univers hyper-réaliste qu'on nous présente glisse vers le fantastique. Il est étonnant de voir Mark s'enfoncer dans la cuvette d'une toilette particulièrement dégoûtante pour récupérer deux suppositoires d'opium, ou d'être témoin d'une scène plus prenante cette fois, lorsque Mark, en plein sevrage, aperçoit un bébé en train de marcher au plafond vers lui. Or, la gestuelle mécanique du poupon trahit très rapidement sa véritable nature de marionnette. Est-ce voulu ? Budget restreint ou effet de distanciation ? De plus, les effets comiques abondent, comme s'il fallait rire de tout cela tant c'est insoutenable... Mais, si on ne peut ou on ne veut (c'est mon cas) s'identifier à ces antihéros, faut-il à tout prix jouer le rôle du gogo dégueulasse, oppresseur et plein de fric ? Si on ne se retrouve ni d'un côté ni de l'autre, que faire ? Et ceux qu'on dénonce ici, quels qu'ils soient, sont-ils pires que ceux qui se permettent de les critiquer ?

En somme, *Trainspotting* ne peut être une dénonciation ; il n'en a pas le ton, ni n'en prend les moyens. Et il ne nous incite pas non plus à agir, à vouloir changer les choses, puisque *tout* nous est présenté comme un inavouable compromis ou une désolante trahison. À l'instar de Mark, nous ne pouvons avoir ni respect ni amour pour les autres, car personne ne le mérite ni n'est aimable. Est-ce la devise de la prétendue génération X ? Des disciples du « No Future » ? Si tel est le cas, il est temps qu'on ressuscite Dieu ! Mais j'ai du mal à croire que nos jeunes ressemblent, de près ou de loin, au portrait incroyablement cynique qu'en dresse Boyle.

J'énonce donc ma deuxième hypothèse : il est probable que le jeune cinéaste écossais ait voulu simplement, et gratuitement, choquer par des effets visuels tape-à-l'œil et une bande sonore racoleuse, comme ce fut le cas pour *Pulp Fiction* ou *La haine*. Mais ce premier film n'avait d'autre prétention que de recréer un univers bédéesque tout à fait loufoque et sans ancrage dans la réalité, alors que le second, par la sobriété du ton, nous permettait au moins de vraiment pénétrer dans le monde aliénant de ces jeunes dont on finissait par comprendre la révolte. Ceux de *Trainspotting* se révoltent aussi, mais qui les provoque sinon eux-mêmes ?

Troisième et dernière hypothèse : Boyle « se paie notre tronche ». C'est, en tout cas, celle que je retiens.

Je me demande de quoi les policiers de la ville de Québec et les jeunes marginaux ont parlé ce soir-là, après le visionnement de *Trainspotting*... De drogue, sans doute. De sida, peut-être. Du film ? C'est moins sûr... Quant à moi, je me contenterai d'une aspirine et d'un bon verre d'eau.

Cinq personnages masculins que l'on pourrait décrire comme suit. Tout d'abord, il y a Mark, le jeune drogué, « full fru », mais qui, au fond, rêve de s'en sortir ; Begbie, le psychopathe alcoolique et violent que la provocation fait jouir ; Spud, le timide-paumé-personne-ne-m'aime-pas-même-moi ; Sick Boy, pas nécessairement le plus malade, en tout cas, il n'est pas plus malade que les autres ; puis Tommy, le dépendant affectif qu'une rupture avec sa petite amie plonge dans l'enfer de la drogue.

* Merci à la direction du cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.